

ATION

Mélanges Religieux

Ce journal paraît tous les mardis, le MARDI et le VENDREDI.

Lotissement, Avis, Correspondance, &c., à l'adresse du Recueil.

POLITIQUES, COMMERCIAUX, LITTERAIRES ET DE NOUVELLES.

VOL. XV.

MONTREAL, MARDI, 27 AVRIL 1852.

NO. 55.

JOURNAL D'UN CONFESSEUR DE LA FOI.

(1793-1795)

Relation des peines et des dangers encourus par les prêtres du diocèse de Tours, condamnés à la déportation, en 1793 ; par un des déportés.

(Suite)

Le corps municipal de Bourg était presque en entier composé des plus honnêtes gens du monde ; mais il s'y trouvait un maladroit chirurgien simple et réparateur, qui fut à l'origine de nos tortures. Toute la ville des environs de Bordeaux est plante de vignes, et les gens des campagnes n'en connaissaient point d'autre. Ils viennent les dimanches acheter leur pain à la ville. Notre chirurgien persuadé aux vigneronnes que notre présence allait faire renfluer le pain et les exposer ainsi à mourir de faim. Il suscita leurs passions à Pâche de cheminées, et ils complètement se réunirent pour nous déporter. Ils avaient les dimanches acheté leur pain à la ville. Notre chirurgien persuadé aux vigneronnes que notre présence allait faire renfluer le pain et les exposer ainsi à mourir de faim. Il suscita leurs passions à Pâche de cheminées, et ils complètement se réunirent pour nous déporter.

Le maire de Bourg était un bon chrétien, et il avait deux oncles, prêtres insouciants ; il dénonça le complot, mais se trouva si mal en état d'en empêcher l'exécution. Pour notre garde et notre défense, il disposa en tout d'une douzaine de vieux soldats invaincus ; il vint à nous révolter à minuit, la veille de la Pentecôte, nous prîs de nous lever le plus promptement possible, et nous embarquèrent immédiatement. Il fut arrêté au désespoir, nous disant, de nous venir arriver le monstre marin de ne pouvoir l'emporter.

" Nous redescendîmes la Garonne jusqu'à Baye.

L'administration municipale érigait de nous exposer aux dangers que nous avions déjà courus une preuve forte de volonté pas nous remettre à la citadelle. On nous envoya au fort Pâté, qui est dans un îlot de la rivière en face de la ville.

On nous logea dans des casernes humides, obscures, dont les murs ont quinze pieds d'épaisseur et où on ne regarde le jour que par des fentes minuscules. C'était le repaire des rats, des souris et des pieux. On nous distribua du pain de soldat : le pain y était mêlé avec la farine. Une barbe appartenait nos rations de Baye trois fois par semaine. Était aussi assuré du vin, de la viande et d'autres denrées, qui vendait à ceux qui en voulaient. On nous avait donné des tabatières de militaires, des draps et des couvertures. Ils avaient sang d'orteil servi, à la cuillérée, à des soldats gâtés, car plusieurs d'entre nous furent atteints de cette maladie. Par hasard, il y avait un gros tas de foin qu'ils nous prêtaient de nous partager et qu'ils servaient à exposer à un peu moins de maladies de la tête. Du reste, nous étions tranquilles. Un piquet de soldats était logé sur la plate-forme du fort, dans des baraqués en bois. Les nos gardaient honnêtement. Nous avions la liberté de nous promener sur toute l'étendue de l'île, lorsqu'elle n'était pas entièrement envahie par la marée, comme cela arrivait à la nouvelle et à la pleine lune. Nous faisions en commun nos exercices de prière et autres des conférences ecclésiastiques, dont MM. Rabatteau, chanoine de Saint-Germain, et Simon, chanoine de Saint-Martin (1), étaient les plus habiles et plus intéressants interlocuteurs. Mais nous étions privés de la messe.

(1) M. Nicolas Simon, ap. à l'Oratoire, devint en 1816 le cardinal de Tours. Sa mémoire est toujours en grande vénération dans cette ville où subsistent encore les œuvres entreprises par son ancêtre charité.

" On renvoya dans leur département ceux d'entre nous qui avaient soixante ans acromatiques. Le département d'Indre-et-Loire les avait condamnés à la déportation contre le texte même de la loi qui ordonna pour eux la réclusion. On transporta ensuite les malades à Bordeaux, dans l'ancien couvent de Carmélites ; de sorte qu'au mois de septembre nous n'étions plus que vingt-quatre à Pâté. La commission populaire de Bordeaux continuait à montrer son humanité à notre égard, et elle nous voulut pas nous laisser passer l'hiver dans notre île. On nous fit embarquer pour nous conduire à Bordeaux. On nous déposa à bord à l'hôpital Saint-André, où les médecins vinrent nous visiter. Plusieurs d'entre nous furent trouvés atteints de la goutte ; on leur ordonna les remèdes convenables. Ceux qui ne souffraient d'aucune indisposition furent placés au fond du lit. Nous y étions assez commodément, dans une grande chambre à cheminée. Les lits étaient garnis de rideaux ; nous en avions un pour deux. Nous faisons tranquillement nos prières en commun ; mais au bout de quinze jours il nous fallut encore changer de régime.

Les représentants du peu le Tallien et Isabeau étaient parvenus à faire triompher à Bordeaux le parti des Robespierres, alors hors la loi tous les membres fédéralistes de la commission populaire, et les complices étaient par les partisans de la Montagne, qui recrutaient principalement parmi les ouvriers et le bas peuple. Ces nouveaux administrateurs étaient fort ignorants. En voici une preuve. La Convention nationale venait de promulguer un nouveau décret contre les prêtres insermentés, condamnant tous ceux qui ne se soumettraient pas à la réclusion dans dix jours à être guillotinés dans les vingt-quatre heures de leur arrestation, ainsi que toutes les personnes de la maison où ils auraient été saisis. Les suivans membres de la commission bordaient l'imagination que ce décret regardait tous les prêtres insermentés et les condamnaient à mort. En conséquence, ils hâtaient leurs préparatifs pour nous faire guillotiner. On délogea les volets et les autres fermes qui occupaient la Tour Anglaise, et on nous mit à leur place. Nous étions enfermés sous de gros verrous, dans des chambres obscures, ne recevant du jour que par une petite fenêtre à double grille de fer ; nous couchions sur le plancher, serrés les uns contre les autres. On nous hissa d'abord vingt-quatre heures sans nous rien porter, pas même de l'eau. On nous regardait comme des condamnés à mort et on jugeait malin de nous nourrir.

Dieu veillait néanmoins à notre conservation. Il y avait parmi nous un chanoine de Montauban nommé M. Léger. Un de ses amis était à Bordeaux. Il connaît l'interprétation des savants gens de la municipalité que le nouveau décret porté contre les prêtres catholiques ne devait pas être invoqué contre ceux qui étaient détenus en attendant leur déportation à la Guyane française, mais il obtint qu'à ce que faire l'application en envoyait une dépuration au capitaine Isabeau, représentant du peuple. Isabeau répondit tout érément aux membres de la municipalité qu'ils étaient des bêtes. Le directeur de la prison vint lui-même nous faire part de cette réponse, on nous faisant donner de la nourriture.

Cependant, ce jour-là même, on apporta dans la cour du fort du lit la table tout ensanglantée d'une guillotine qui était sans doute mise au rebut et hors d'état de servir. Le fameux juge Lacome était alors à Bordeaux, et il faisait tomber par donzaines les têtes de fédéralistes. Quelques-uns d'entre nous, du haut de

la plate-forme, y ont aperçu l'instrument dégoûtant, ne doutèrent pas, malgré les avis du directeur, qu'il n'eût été apporté pour nous servir. Aussi de nouveau se disposèrent ils à la mort en se confessant les uns les autres. Encore une fois Dieu n'en demandait pas d'avantage. On nous laissa tranquilles dans nos cachots et on nous accorda même la liberté de monter sur la plate-forme pour prendre l'air. Il y avait en face de notre tour une haute maison, dans laquelle demeurait un bon catholique, père de six enfants. Il y avait chez lui un prêtre catholique qui faisait la messe tous les jours. A un signal nous mentionnons sur la plate-forme autant que nous y pouvions tenir jusqu'à l'ultimo étage de la maison les fenêtres de l'appartement habité par ce curé, et le père de Dieu s'ouvrageait, et en dépit de nos地质, nous nous assissons au saint saufice qui se célébrait devant nos yeux. Nous y trouvions abondamment la force et la consolation dont nous avions besoin.

" Durant notre séjour de deux mois à Bordeaux, la chambre de la prison placée au-dessus de la nôtre s'était remplie de fédéralistes. C'étaient par la plupart, les plus honnêtes citoyens de la ville, qui avaient essayé de se soustraire à la tyrannie des deux Robespierres. Parmi ces républicains fédéralistes, il y avait un gentilhomme, seigneur d'une des paroisses du Médoc, qui avait été membre de la commission populaire du département. Il se nommait de Vornesel, et avait été pris caché chez le très juge de sa commune. On l'avait emprisonné ; on le mit dans notre chambre : la chambrière d'en haut était déjà trop pleine. C'était un philosophe déiste, indifférent et avoué au point de prétendre que toutes les religions étaient bonnes. Il les comparait aux formes des vêtements, disant que chaque peuple était libre d'adopter celle qui lui plaisait, que Dieu n'était pas plus sensible à la diversité des cultes qu'à la variété des modes, et que, pourvu qu'il fut servi et adoré, peu lui importait la manière.

" Je causais volontiers avec ce pauvre homme et je lui demandais si, étant maître d'une grande maison, il restait indifférent à la manière dont ses domestiques le servaient, et s'il les faisait faire le service à leur guise et non pas à la sienne ? si un gouverneur était indifférent à l'exécution des lois qu'il avait faites ? si un général laissait chaque régiment adopter le drapier, la discipline et la tactique militaire qui lui plaisaient ? Notre philosophe tombait d'accord qu'un maître de maison, avec un pareil système, serait fort mal servi, une province fort mal réglée, et une armée impossible à conserver. Je lui disais alors que si les maîtres et les grands de la terre pouvoient imposer à leurs serviteurs et à leurs subordonnés une manière de vivre quelconque, Dieu, maître du ciel et de la terre, et de qui vient toute autorité, avait bien le droit de prescrire aux hommes, qui sont ses créatures, la manière dont il veut être adoré, aimé et servi ; que, s'il restait indifférent sur la façon dont les hommes s'acquittent de ce devoir, pour lequel seul il les a créées, il serait moins sage que les maîtres de la terre qu'il a revêtus lui-même de la puissance temporelle pour régir les affaires de ce monde ; Dieu étant, ajoutai-je, la vérité par essence, peut-être honoré par les hommes, ses créatures raisonnables, en esprit et en vérité, et non d'une façon mensongère : en outre, il ne peut y avoir qu'une seule vraie religion, parce que la vérité est une et ne peut se retrouver également dans les dogmes opposés les uns aux autres ; cette religion vraie a été révélée et prescrite par Dieu lui-même, qui, étant la souveraine vérité, ne peut se tromper, ni nous tromper : cette seule religion vraie et catholique, ainsi appellée parce qu'elle est répandue sur toute la terre ; on peut être assuré d'être sauf dans son sein, en croissant fermement et en pratiquant fidèlement tout ce qu'elle enseigne ; elle seule est conduite par le Saint-Esprit ; elle a toujours enseigné la vérité depuis le commencement du monde, elle continue à nous ignorer jusqu'à l'achèvement des siècles. Toutes les autres religions ont été inventées par le diable, elles ont été établies par des hommes orgueilleux, qui ont voulu être à la hauteur des ignorants, et se rendre agréables aux voluptueux, en flattant leurs mauvaises passions. Toutes sont condamnées par la véritable religion catholique, dans laquelle nous avons eu le bonheur de naître, grâce à laquelle nous ignorons jusqu'à l'achèvement de l'œuvre de la prière en commun avec nous ; nous lui donnons tous les jours à lire la vie du saint et un chapitre de l'*Instruction* ; mais Dieu ne permet pas qu'il achève au milieu de nous l'ouvrage de sa conversion : il fut brusquement emmené pour être conduit à Paris et y être guillotiné. Avant de partir il demanda à M. Simon une *Invitation de J. C.*, voulant, disait-il, se fortifier par cette lecture dans les bons sentiments que nous lui avions inspirés. J'espérai que Dieu lui aurait fait la grâce d'y persévéérer et d'y trouver son salut.

" Un jour le représentant du peuple Isabeau vint nous visiter ; il était prêtre et avait appartenu à l'Oratoire. Cette congrégation avait succédé aux jésuites dans la direction du collège de Tours, où Isabeau avait été principal pendant plusieurs années ; il connaissait aussi la plupart d'entre nous : dans la première chambre où il entra il aperçut M. Simon et s'empêtra en invectives contre lui.

" Quelques jours après sa visite, il donna ordre qu'on nous reconduise à Blaye, au Pâté. Nous étions au mois de décembre. On a les malles, elles furent même descendues dans la cour ; nous nous attendions à partie le lendemain, mais l'officier chargé d'exécuter l'ordre se trompa. Au lieu de venir nous prendre au fort de Hâ, il alla aux prisons du palais chercher ceux de nos coûtières qui y avaient été transférés du couvent des Carmélites. C'étaient précisément ceux qui n'avaient pu supporter l'humidité des casernes du Pâté. On les en avait tirés à cause de leur santé pendant la belle saison, on les y remit pendant l'hiver. Ils eurent à souffrir toutes les incommodités du froid et des grandes marées : l'eau filtrait parmi au travers des voûtes, et en telle abondance, que quelquesuns étaient obligés d'ouvrir leurs parapluies au-dessus de leurs lits pour avoir au moins la tête à couvert.

" Cependant nous restâmes sans nouvelles et nous attendions toujours qu'on vint nous prendre. Nous étions sous liege ; les géôleurs ne nous permettaient pas de descendre dans la cour chercher dans nos malles ce dont nous avions besoin. Au bout de quinze jours on nous fit monter dans des barques et, sans nous dire où nous conduisaient, redescendre la Gironde jusqu'à Blaye. On ne nous y remit pas à nos compagnons fédéralistes, dans l'attente du meurtre : la guillotine était bien assurément notre seule perspective ; mais tandis que les prêtres vivent dans une égalité et une tranquillité d'honneur parfaite, où la gaîté même n'était pas sans trouver parfois à se faire, les prisonniers fédéralistes résistent dans une tristesse, un chagrin et un désespoir profonds. On ne songeait parmi eux qu'aux moyens de se procurer du poison, afin d'éviter l'échafaud. M. de Vornesel se nourrissait de toutes ces affreuses pensées ; il les roulait sans cesse dans son esprit en se promenant, sombre et réverbérant dans notre chambre ; il me disait qu'il ne pouvait rien concevoir à notre sécurité, je répondais qu'il y avait au contraire de notre détention. Combattant pour la vraie religion de Jésus-Christ, nous ne pouvions rien souhaiter de plus grand ni de meilleur que la mort pour une pareille cause. Le divin maître nous ayant assuré lui-même que tous ceux qui durent généralement leur vie et leurs biens pour lui rester fidèles jusqu'au royaume céleste, où il n'y aura plus de méchants ni de révoltes pour les atteindre, comme au temps où nous prétendions l'échafaud, il devait nous faire entrer dans la possession de cet éternel bonheur ? Et faisant faire ensuite à ce malheureux aveugle un retour sur lui-même, je m'appliquais à lui montrer qu'il ne pouvait rien concevoir à notre sécurité, je répondais qu'il y avait entre les deux maîtres que nous servions l'un et l'autre. A travailler pour la République, au service de laquelle il me disait avoir dépensé quarante heures par jour, il n'avait obtenu d'autre récompense en ce monde que la prison et l'échafaud sans parler de ce qui pouvait l'attendre dans l'autre vie. Croyez-moi, ajoutai-je, revenez à Dieu dans toute la sincérité de votre âme ; faites lui l'avenir de vos égarements ; comme l'enfant prodigue, jetz-vous avec confiance aux pieds de ce tendre père ; il vous relèvera et vous parlera ; si l'on vous fait

échouer au premier choc qui los abat, elle n'ont ni le courage ni la volonté de résister. Qu'importe ce qui doit ou ce qui peut m'arriver... Voyez-vous, tout est mis en moi, l'espérance et la vie ; vous avez beaucoup souffert, dites-vous ; vous devez en ce cas me comprendre ; les douleurs que l'on n'ose confier à personne me bientôt écrasent, et creusent en nous des plaies inguérissables !.... Oh ! si j'avais une mère !... le cœur d'une femme !.... Dieu m'a retiré depuis bien longtemps ce bonheur ! M. Vancelay, vous m'aimez, car vous, voilà tout triste et tout abattu. Ah ! oui, plaignez-moi !... Je suis bien malheureux !.... Hier, je croyais à tout, aujourd'hui je ne crois plus à rien ; hier, la vie était pour moi un trésor qui renfermait un monde entier de bonheur, aujourd'hui !.... Voilà deux heures que ma pensée roule et se débat dans le même cercle sans pouvoir en sortir. Tenez, je vous parle et je ne sais ce que je dis ; tout ce qui vivait en moi est loin d'ici, si loin !.... Monsieur Vancelay, je veux me tuer !.... C'est la fin !... adieu monsieur Vancelay..... j'ai la fièvre..... si j'allais devenir fou !.... Adieu mon bon monsieur Vancelay.

Tout ce que nous venons de transcrire paraît froid, sans suite, sans intérêt, peut-être. C'étaient des gémissements, échappés à cette pauvreté à ne, où, en passant sur les lèvres d'Arthur, si paisible, si baignantes, chacun des malades, pour la moitié, les uns ne s'échappaient pas à pour le rappeler.

Arthur avait écouté M. Vancelay, et, lorsque son front s'était redressé. Mais il y a des moments sinistres, où l'on prend la vie en dégoût si grand que rien ne peut ramener envers le désir de vivre, quand la religion n'est pas là pour le rappeler.

Arthur dégagea sa main de celles du vieillard, et la laissa retomber le long de son corps. — Certaines organisations, dit-il, se sentent

accoutumé à mentir qu'à souffrir, votre voix tremble.

— Ne m'interrogez pas, Monsieur Vancelay, je vous en supplie, dit Arthur en posant sur la cheminée ce qu'il tenait à la main et en faisant un mouvement pour se retirer. Vous ferrez demain parvenir ce petit paquet, n'est-ce pas ?

— Et à moi, reprit le vieillard en se mettant devant lui, vous ne dites rien, pas même quand vous reviendrez ?

— Je n'en... suis rien... moi-même.

Arthur tendit la main à M. Vancelay, et, attachant sur lui ses yeux humides, il ajouta :

— Vous avez toujours été bien bon pour moi, monsieur Vancelay, aussi je vous assure que je vous aime à l'égal d'un père.

Les yeux du vieillard se remplirent de larmes.

— Arthur, dit-il en prenant une des mains du jeune homme et la serrant étroitement dans les siennes, combien vous devrez souffrir. Une illusion fatal vous poursuit, mon Arthur, et sans la connaitre, et sans que vous ne m'en ayiez dit un mot, je l'appelle fatale, parce qu'elle vous rend ainsi malheureux et désespéré. Où sont les couleuvres et frâches de vos jones ? Où est ce front rayonnant qui me faisait tant plaisir à voir ? Où sont ces yeux vifs et éveillants ? Qu'est devenue cette voix vibrante que j'entendais souvent même à travers vos portes fermées ? Qu'est devenue cette ardeur inconsidérée peut-être, qui contraint vos veines avec votre sang ? Regardez-vous dans cette glace ; bien peu de jours se

sont passés, voyez votre visage pâle, voyez vos yeux éteints, voyez cet aspect de douleur, échappé qui mine et détruit plus les forces et l'éclat de la vie que des mois entiers de maladie.

— Ah ! Arthur, mon ami, je suis un vieillard, j'ai quatre-vingts ans ; mais, soyez en sûr, je saurai vous comprendre, car je vous le répète, j'ai bien souffert aussi moi, souffri et désespéré de la vie, et à me briser le crâne avec la balle d'un pistolet.

Arthur, malgré lui, trassaillit en entendant ces derniers mots. M. Vancelay ne l'avait pas quitté des yeux et il tenait toujours dans ses mains la main d'Arthur.

— Oui, reprit Vancelay en attachant ses yeux scruteurs sur le jeune homme.

— Cela seulement ?

— Pourquoi cette question ?

— Parce que le cœur a des yeux qui devinent ce qu'ils ne peuvent pas lire, parce que, malgré vous, pauvre enfant qui n'êtes pas plus